

## « Medea », le geste et la parole

La chorégraphe Carlotta Ikeda et l'écrivain Pascal Quignard incarnent une tragédie éternelle

### Danse

C'est tellement simple que ça en paraît presque pauvre. Sauf que la pauvreté du dispositif est inversement proportionnelle à la densité du propos. *Medea*, surprenante anomalie comise en scène et interprétée par la chorégraphe Carlotta Ikeda et l'écrivain Pascal Quignard, ne fait pas semblant de chercher un énième stratagème pour entrechoquer le geste et le mot. Encore moins de fantasmer sur un hypothétique partage du plateau entre la danse et le texte, comme le veut la mode. Chacun des protagonistes prend l'un après l'autre sa part du gâteau et laisse le soin à l'interlocuteur qui les sépare de faire surgir leur complicité.

Quignard d'abord. La lecture de son texte par l'écrivain remplit l'espace. Aucune affectation théâtrale, aucune ficelle de comédien. Il lit, un point c'est tout. Assis à une table dans un coin du plateau, il pose chacune de ses phrases les unes après les autres dans les pas de Médée. Depuis le coup de foudre pour Jason jusqu'aux meurtres par jalousie de leurs deux fils, en passant par l'assassinat barbare de son petit frère et la préparation de la robe empoisonnée qui va brûler vive sa rivale, Créuse, le destin de *Medea* est implacable.

Les mots de Quignard, toujours dans le concret de la vie, dans l'action aussi, sont durs comme des cailloux, méticuleusement choisis et briqués. Jamais on n'a aussi précisément entendu le déchirement de *Medea*, perçu l'escalade de sa haine impuissante, senti aussi si fort le soleil de Grèce sur la peau. Quignard, le regard tranquille derrière ses lunettes, prépare le terrain pour la venue de *Medea*.

La danse alors apparaît. Ou plutôt le corps de *Medea*, plombé, foudroyé, dans son kimono rouge. Périmètre d'action resserré, verticalité de la souffrance de cette femme qui va passer à l'acte. Peu de mouvements mais si tendus, si pressants, qu'ils en deviennent énormes. Les mains écartent, ouvrent et ferment, tordent. Aucune illustration de quoi ni de quoi



Carlotta Ikeda rend palpable la colonisation de cette femme. LAURENT PHILIPPE/FEDEPHOTO

que ce soit, mais une longue vibration physique qui focalise le regard.

Carlotta Ikeda rend palpable la colonisation de cette femme par la vision d'horreur qui va l'arracher à elle-même. Sur une mélodie traditionnelle japonaise et des airs de koto (sorte de cithare japonaise), joués en live par Alain Mahé, *Medea* fait sa mue. Sang et cendres, la boule de douleur explose et résout un conflit intime insupportable.

Lire et danser. Ecouter et regarder. C'est l'un dans l'autre comme deux poupées gigognes que le monologue et le solo de Quignard et Ikeda prennent force, dans leurs échos confondus que la possession de *Medea* se scelle. Dans le pot commun des deux artistes qui ont travaillé séparément avant de prendre d'assaut le plateau, on trouve la même férocité à disséquer le cas *Medea*, la même obsession de faire corps avec ce morceau d'inhumanité. Comprendre *Medea* et sa vengeance, ou du

moins le tenter, accélère le pouls de cette tragédie inédite.

*Medea*, créé en 2011 dans le cadre du festival Faits d'hiver, à Paris, est le dernier solo annoncé de Carlotta Ikeda, personnalité majeure et hypnotique de la dan-

Aucune illustration de quoi ni de qui que ce soit, mais une longue vibration physique qui focalise le regard

se buté, ce courant chorégraphique né à Tokyo dans les années 1960, tendu dans l'expression des zones les plus secrètes et extrêmes de l'humain. Celle qui a incarné tous les visages d'une femme – elle démarra sa carrière par un numéro de strip-tease –, n'a pas choisi par hasard comme motif le geste terrifiant de *Medea*. Danser l'innommable est buté, et Ikeda,

plus que tout autre, le sait et l'a prouvé.

Qu'il s'agisse de la naissance ou de la vieillesse, du sexe et de la mort, de tous ces pics vitaux insaisissables, chacune de ses apparitions, depuis le début des années 1980, seule ou avec sa compagnie de femmes, nous les a fait sentir et franchir au gré de seuils invisibles.

Parallèlement à *Medea*, une exposition de photos signées par Laurencine Lot traverse trente ans d'Ikeda et de buté, « cette danse à la frontière de la normalité et de la folie », selon la définition de la chorégraphe. Un incroyable nuancier du vivant, du plus sauvage au plus grotesque. ■

ROSITA BOISSEAU

**Médée de Carlotta Ikeda et Pascal Quignard.** Théâtre Paris-Villette, 211, avenue Jean-Jaurès, Paris 19<sup>e</sup>. Jusqu'au 19 février. Tél.: 01-40-03-72-23. De 10€ à 23€. Exposition Carlotta Ikeda par Laurencine Lot. Dorothy's Gallery, 27, rue Keller, Paris 11<sup>e</sup>. Jusqu'au 26 mars. Tél.: 01-43-57-08-51.

## Le festival Au fil des voix illuminé par le trio Chemirani

La salle de l'Alhambra à Paris a vibré au rythme du métissage

### Musique

Entrant dans la salle de l'Alhambra, où le festival Au fil des voix présente sa quatrième édition jusqu'au samedi 11 février, le spectateur lambda pouvait s'étonner, voire s'agacer, de trouver autant de fauteuils confisqués par une affiche « réservée » le samedi 4 février. Dédié aux musiques du monde, ce rendez-vous parisien se déroulant sur deux semaines (du jeudi au samedi) est très couru par les professionnels de la filière.

Programmateurs de salles, directeurs de festivals (Musiques métisses, Fiest'A Sète, Banlieues bleues, La voix est libre...), côtoyaient directeurs de labels et producteurs, journalistes et représentants des sociétés civiles soutenant la manifestation. « Ces concerts ont été conçus comme des concerts promotionnels parisiens des nouveaux répertoires des artistes, en lien avec leur actualité discographique. La cible principale, ce sont des professionnels », explique Saïd Assadi, créateur du festival et du label discographique Accords croisés, qui ce soir-là proposait deux concerts en écho à des productions maison : « Le trio Chemirani invite... » et « Melos, chants de la Méditerranée. »

Servi par un bel ensemble réunissant notamment un caïd de la guitare flamenco (Juan Carmona), l'intense chanteuse tunisienne



Le trio Chemirani, des poètes de la percussion persane. Marendjoutie/Dalle

Dorsaf Hamdani et l'ensemble grec En Chordais autour du fédérateur inspiré Keyvan Chemirani (percussions persanes), Melos est le type même de projet « peau de banane », résumait celui-ci après le concert : « Il y a une vraie difficulté à faire jouer et chanter les gens ensemble en mettant en avant les singularités de chaque culture. »

Précédant la proposition ambitieuse (11 artistes sur scène) et plutôt convaincante de Melos, le plaisir musical a jailli d'une petite réunion entre amis. Le trio Chemirani (Djamchid et ses deux fils Keyvan et Bijan), des poètes de la percussion persane, recevait le pianiste de jazz cubain Omar Sosa et le joueur de kora malien Ballaké Sis-

soko, deux enchanteurs. Ceux qui connaissent la dernière production discographique du trio gardent en mémoire leurs conversations musicales avec ces deux-là. Le titre *Azadeh*, une improvisation, est le sommet de l'album. C'est sur cet espace de grâce fragile

Moment d'excellence. Ils partagent le même sens musical et cette énigmatique capacité à communiquer leur quête intérieure

qu'ils clôturent leur concert commun à l'Alhambra. Un moment d'excellence. Ils partagent le même sens musical et cette énigmatique capacité à communiquer leur quête intérieure.

Et ils prolongeront prochainement leur étourdissant complicité musicale, en compagnie d'un joueur de flûte ney – un instrument en roseau –, au cours d'une résidence à l'abbaye de Royaumont. ■

PATRICK LABESSE

**Au fil des voix :** Dorsaf Hamdani et Aziz Sahrmaoui, le 9 février. Las Hermanas Caronni et Debora Russ, le 10 février. Chet Nuneta et Sara Tavares, le 11 février. Concerts à 20h30. Alhambra, 21, rue Yves-Toudic, Paris 10<sup>e</sup>. Tél.: 01-40-20-40-25. Prix : 29 euros.

## L'anniversaire en chansons de la Jolie Môme

Bon anniversaire, madame Gréco, 85 étés le mardi 7 février, jour de la sainte Eugénie, qui s'était travestie en homme pour pouvoir mener une vie de moine. Cela lui avait valu la fosse aux lions, dont elle réchappa, puis une immersion avec pierres aux pieds et un bûcher, infructueux, avant une tête définitivement tranchée en 257.

Il faut bien organiser la résistance ! Juliette Gréco ne donne pas dans la religion, elle serait même de ceux qui bouffent du curé. Son étendard est communard, c'est celui du *Temps des cerises*, chanson d'« amour » écrite en 1866 par Jean-Baptiste Clément, héros de la Commune de Paris. L'interprète la chante debout, en clôture d'un récital coup de poing, une heure trente de droiture, donné au Théâtre du Châtelet à Paris jusqu'au 8 février (complet).

Gréco, c'est Gréco. Elle est magnifique, elle a un style, un répertoire et un don entier à habiter les chansons sur lesquelles elle a jeté son dévolu. Il n'y a pas d'apprent sous la robe de velours. Il y a de l'autorité, de la rugosité, et même, fait nouveau, de la déstructuration dans l'air. Par exemple, *Accordéon*, de Serge Gainsbourg : elle passe la chanson à la paille de fer, en duo avec l'accordéoniste Jean-Louis Matinier. Le troisième comparse, le pianiste (et époux) Gérard Jouannest, se tait. On entend le bruit des boutons de nacre.

Les mains de Juliette s'envolent, blanches dans un décor de noirceur. Son public a l'habitude (rien à voir avec la lassitude) et cerne la moindre différence. Il remarque que c'est en diseuse furax qu'elle

décline *Mathilde* (Brel/Jouannest) en ce jour d'anniversaire. Au final, la salle entonne curieusement *Happy Birthday*, en anglais, preuve, dit un fan, de la jeunesse de ses admirateurs.

Un récital doit se dévider comme un fil d'or. La vie, la mort, le plaisir au milieu (*Déshabillez-moi*). De Vivre (« *Vivre au fil de mes ruisseaux/Ignorer le sens du mot demain/Vivre droite et désarmée* ») à *J'arrive*, climax du tour de chant, un dialogue avec la faucheuse qu'elle ne craint pas, pour l'avoir frôlée. Juliette Gréco est une interprète exceptionnelle, sa voix n'a pas faibli et son art scénique est intact. Avec un sourire de gosse, la voici défiant la souffrance (*Ne me quitte pas*). Avec un masque de tragédienne, la voici jouant le sketch des *Vieux Amants* (toujours Brel/Jouannest). Gaillard (*Jolie Môme*), festive (*Bruxelles*), populaire (*C'était bien, Le petit bal perdu*), Gréco peaufine sa stature en prenant son temps, bien plus qu'à 20 ans.

Au milieu de ces classiques signés Gainsbourg, Ferré ou Brel, joués en trio (l'accordéon et le piano sont aériens), Juliette Gréco a placé quelques chansons extraites de *Ça se traverse et c'est beau...*, album consacré aux ponts de Paris, paru en janvier, auquel ont participé Marie Nimier ou Marc Lavoine, avec qui elle a conclu des duos discographiques. Mais la scène, pour Gréco, ne se partage pas. C'est elle et elle seule, qui, dans sa robe de chrysalide, doit savoir maîtriser du geste, du regard, de la voix, la salle dans son entier, jusqu'au fond. ■

VÉRONIQUE MORTAIGNE

## Un nouvel état des lieux de « L. A. Woman »

Une édition du meilleur disque des Doors permet de découvrir le groupe au travail

### Musique

Avec un décalage de quelques mois par rapport à sa sortie, le 29 avril 1971, arrive dans les bacs des disquaires une édition sous étiquette « 40<sup>e</sup> Anniversary » de *L. A. Woman*, du groupe américain The Doors. Evacuons la question de la nécessité d'une énième réédition d'un classique du rock – ou de tout autre genre musical d'ailleurs. Le travail d'une maison de disques est aussi, au-delà de la recherche de nouveaux talents, de maintenir actif un catalogue.

Ce qui importe donc, c'est ce que propose l'équipe de Rhino Entertainment, chargée de cette édition spéciale en deux CD. Premier disque, les dix compositions de l'album, dont les plus fameuses, entrées dans la bande-son de l'histoire du rock, sont *L. A. Woman* et *Riders on the Storm* (oui, qui débute par un bruit d'orage).

Rien de nouveau côté son, si ce n'est que certains détails – quelques secondes de musique supplémentaires dans deux ou trois morceaux – de précédentes éditions (un coffret sur l'intégrale studio du groupe en 2006 et la parution en album simple en 2007) ont été évacués. Il s'agit ici du mixage original, supervisé par le producteur et ingénieur du son de l'époque, Bruce Botnick. Et deux compositions dispensables, alors inédites en CD, *Orange County Suite* et (*You Need Meat*) *Don't Go No Further*, sont dorénavant absentes de cette édition commémorative.

Alors pourquoi cette énième édition ? D'abord, pour reprendre contact avec le meilleur disque du groupe, dans un ancrage blues, frôlant parfois le jazz, où le chant de Jim Morrison est à son plus généreux. On est loin du souci de Morrison de faire œuvre (comme elles

ont mal vieilli, ces pénibles déclarations de *The End*, *When the Music's Over* ou *The Celebration of the Lizard*) et du décalage d'intention avec ses camarades instrumentistes, Ray Manzarek (claviers), Robby Krieger (guitare) et John Densmore (batterie).

Ensuite, pour le deuxième disque, qui permet de découvrir une petite partie des séances de travail d'où naîtra *L. A. Woman*. On n'est pas ici dans une accumulation de faux départs, de bouts de compositions qui ne feraient frétiller que les plus collectionneurs des collectionneurs. Le groupe est chez lui, dans ses bureaux et son petit espace de répétition, au 8512 Santa Monica Boulevard, à Los Angeles.

### Jouées d'un bloc

Il y a dans ces documents – et dans les deux « nouveaux » inédits, *Rock Me Baby*, régulièrement joué en concert, et *She Smells So Nice* – un peu pataud – un côté sans enjeu. Morrison plaisante. Les autres aussi. Les séances, une dizaine de jours, se suivent tranquillement. Les compositions sont jouées d'un bloc. Il ne restera qu'à choisir les meilleures prises, celles avec un solo plus incisif ou un jeu collectif plus marqué et à faire un léger travail d'équilibrage au mixage. Le *L. A. Woman* définitif aura ainsi un aspect prise directe, authentique.

Le disque sort, succès critique et public immédiat. Le planning du groupe est au calme plat. Après les séances, Jim Morrison est parti pour Paris, en mars. Il sera retrouvé mort le 3 juillet 1971. Il était âgé de 27 ans. ■

SYLVAIN SICLIER

**L. A. Woman (40<sup>e</sup> Anniversary).** The Doors, 1 double CD Elektra-Rhino-Doors Music Company/Warner Music.